

Gaëlle Bantegnie



l'arbalète gallimard roman

Voyage à Bayonne

Extrait de la publication

Voyage à Bayonne

GAËLLE BANTEGNIE

Voyage à Bayonne

roman

l'arbalète gallimard

l'arbalète

collection dirigée par
Thomas Simonnet

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Angers

Ils dormaient encore dans un lit de 140 à l'époque. C'était au mois de juin, la ville était paisible, ils habitaient Angers, Maine-et-Loire, dans un quartier résidentiel, non loin de la gare. Pour une fois, elle s'était réveillée la première. Allongée sur le dos, yeux ouverts, bras le long du corps, elle attendait. Dans la nuit, il s'était retourné vers la fenêtre, son dos massif, qui les séparait, se soulevait régulièrement. Depuis quelque temps, il mettait des boules Quies parce qu'elle ronflait, disait-il. Dans la pénombre des volets du matin, elle pouvait distinguer un cadre accroché au mur à droite de la porte. Elle ne décorait jamais les pièces où elle vivait, elle les préférait neutres, immaculées. Il y avait bien un cadre pourtant sur ce pan de mur dominical.

Depuis une semaine ou deux, elle se sentait forte et déterminée. Elle aimait bien cet état-là. Tout ce qu'elle avait décidé, elle le ferait. Elle maîtriserait son quoti-

dien. Le corps bien rangé dans les plis du drap, elle organisait mentalement sa journée.

Elle s'était remise à lire, crayon en main : le Discours de métaphysique, les Nouveaux Essais sur l'entendement humain, les œuvres de Leibniz dans l'ordre chronologique. Juste pour décider de faire quelque chose. Si elle avait été ébéniste, elle aurait pris la décision de fabriquer des meubles. Mais travailler le bois, elle ne savait pas.

Étendue dans son lit, elle fixait le cadre. On ne sait pas ce qu'il encadrerait exactement. Photographie, peinture? Rien de personnel en tout cas, ni portrait, ni photo de mariage. Était-elle mariée d'ailleurs à cette époque-là? Oui, depuis un an. Un an de mariage qu'ils n'avaient pas fêté parce qu'ils n'étaient pas très noces de coton.

Lire Leibniz ne l'intéressait pas mais quand elle s'y mettait elle aimait sentir la tension de ses muscles et de son cerveau : la concentration. Elle avait décidé de perdre du poids aussi, de faire un régime alimentaire. De suivre à la lettre les menus hypocaloriques qu'elle avait notés sur son carnet à spirale. Faire ce qui était inscrit sur ce calepin jaune, en respecter toutes les consignes, voilà ce qui la motivait le plus à l'approche de l'été. Boris avait respiré plus fort, peut-être s'était-il réveillé. Elle ne chercha pas à savoir, s'extirpa du lit silencieusement, fit trois ou quatre pas nus sur la moquette tendre et sortit de la chambre conjugale.

Leur appartement était agréable, ils en étaient les premiers occupants. Au moment où ils le quitteraient, l'agent immobilier, chargé de l'état des lieux, ferait tout pour récupérer la caution alors qu'ils laisseraient l'endroit tout à fait propre et intact. Ils suivraient l'homme en costume et souliers vernis de pièce vide en pièce vide, jusqu'à la chambre, que l'absence de meubles rendrait un peu triste. Là, le commercial fermerait les volets roulants d'un coup de manivelle, allumerait l'ampoule suspendue au plafond et annoncerait qu'il faudrait rembourser la tapisserie à cause des salissures bien visibles au niveau de la tête de lit. Eux auraient beau regarder attentivement le mur, ils ne verraient rien, excepté l'ombre immobile de l'homme en train de les arnaquer. Leurs protestations répétées seraient sans effet sur le commercial, qui les facturerait lourdement.

Ce dimanche-là, elle prépara donc son petit déjeuner selon des règles strictes. Elle désirait donner un contenu précis à son emploi du temps habituellement aléatoire, savoir exactement quoi faire à chaque minute.

Elle s'était aussi remise à faire du sport : du footing et des abdominaux. Son corps, elle voulait le modeler, le travailler durement jusqu'à atteindre la corpulence idoine pour être socialement désirable et ne plus y penser.

Non, ce n'était pas cela. Leibniz et le régime, c'était juste pour s'amuser parce qu'elle s'ennuyait un peu, juste pour faire comme les autres qui prenaient plaisir à lire et à perdre du poids. Ou alors peut-être voulait-elle se sentir consistante intellectuellement et légère physiquement? On ne sait pas. Ce qu'on sait, c'est qu'elle aurait préféré petit-déjeuner seule ce jour-là mais que Boris est apparu en caleçon dans la cuisine non aménagée. Elle ne lui avait pas fait de café. D'habitude, quand elle se levait avant lui, elle préparait une cafetière entière mais là, non, juste une tasse, pour elle. Ça ne lui avait pas plu, à Boris. Il lui avait dit tu ne m'as pas préparé mon café, c'est un signe. Elle avait nié. Mais il avait raison. Elle ne lui avait pas fait couler son café parce qu'elle ne voulait pas prendre son petit déjeuner avec lui. Ce n'était pas seulement un signe, c'était un fait.

Il y avait eu une sorte de litige entre eux quelques mois auparavant. Ils s'y étaient préparés pourtant, ils en avaient parlé avant de sortir ensemble, de louer un appartement, d'acheter des meubles, d'emménager dans leur T3. Ils avaient formulé deux ou trois idées précises sur la façon de conduire leur vie de couple mais ça n'avait pas suffi. Alors, elle avait parlé de leur mésentente avec ses copines. Au téléphone, elle s'était confiée. Lui avait donné rendez-vous à Marc, un vieux pote, dans un café, et lui avait tout raconté.

Boris avait couché avec une collègue du collègue. Il avait accepté d'accompagner à Paris des élèves de quatrième et leur professeur de français. On se demande bien pourquoi parce qu'il n'aimait pas les villes, encore moins les grosses villes, encore moins les capitales cernées par un périphérique. Il avait toujours préféré la campagne. Elle aurait dû se douter, elle aurait pu anticiper. Lui non plus n'avait pas prémédité ce qui se passerait dans une des chambres étroites de l'internat du lycée Jean-Jaurès, 19^e arrondissement. Il ne pouvait pas savoir qu'il dormirait dans la même chambre que la nouvelle professeur de français, sur des lits superposés, chacun le sien. Quelque temps avant le voyage, il s'était mis à féminiser les mots, à écrire la professeure. À les sophistiquer aussi, il disait la professeure de lettres, comme si professeur de français n'était pas assez bien pour elle. Il avait acheté *Le Misanthrope* de Molière dans une librairie du centre, lui qui ne lisait que rarement de la littérature, et des polars exclusivement. Elle aurait dû comprendre. Elle n'avait pas été très perspicace, pas très futée, pas très fute-fute, comme disait sa copine Suzie, doublement mariée, doublement divorcée.

Il avait couché avec une autre femme et elle ne s'était rendu compte de rien. Il était juste un peu plus guilleret que d'habitude le soir de son retour de Paris, il avait même voulu faire l'amour mais elle corrigeait des copies. Elle n'avait rien remarqué de spécial, ni odeur

de parfum féminin, ni cheveux blond sur son pull gris, ni suçon violacé dans le cou. Elle n'avait aucune raison de le savoir. Elle ne l'avait su que parce qu'il lui avait dit. Il lui avait tout révélé parce qu'il était en proie à une certaine culpabilité. Ce sont ses mots à lui. Véridique.

Il se sentait coupable, alors il soulagea sa conscience, alors elle pleura, alors il la consola mais les larmes d'Emmanuelle coulèrent sur l'encre rouge de la copie de Nathalie Corviseau et ce fut la catastrophe. Boris la dégoûtait, elle ne pouvait plus le voir en peinture, elle voulait juste savoir si la professeure de lettres était plus belle qu'elle et combien elle pesait. Elle le quitterait s'il ne lui répondait pas.

Si on peut qualifier de litigieuse la situation provoquée par la coucherie de Boris – c'est Suzie qui disait coucherie – c'est que la répartition des rôles entre le coupable et sa victime n'était pas claire. Il faut savoir que c'est Emmanuelle, et pas Boris, qui avait dérogé au contrat qu'ils avaient passé tous les deux, dans un restaurant chinois, avant de se décider à vivre ensemble. Ils étaient convenus alors, en buvant des verres de saké avec des filles nues tout au fond, qu'ils s'autoriseraient à se tromper à l'occasion et que donc ça ne s'appellerait plus tromper. Ils n'étaient pas croyants, ne s'étaient pas mariés à l'église mais à la mairie et essentiellement pour des raisons administratives. Ils ne s'étaient pas juré fidé-

lité devant Dieu ni fidélité tout court. Ils savaient bien que ce genre de promesse est difficile à tenir et surtout, ils ne voyaient pas au nom de quoi ils s'interdiraient d'aller baiser ailleurs, comme disait le vieux pote Marc. Au nom de l'amour? Ils n'y avaient même pas songé parce qu'ils n'avaient pas du tout une conception passionnelle de leur union. Ils se connaissaient depuis longtemps, avaient été amis avant d'être amants et, pour cette raison sans doute, n'avaient jamais fondé leur relation sur un principe d'exclusivité. Ils étaient amoureux pourtant.

Qu'elle ait réagi si violemment, quand il lui avait révélé sa nuit avec la professeure de lettres, était d'autant plus étonnant que c'était elle qui avait théorisé leur relation en formulant le principe d'afidélité, comme elle l'appelait. Lui n'avait rien trouvé à redire, ça lui convenait parfaitement parce qu'il était un peu coureur. Elle y adhérerait parce que cette règle lui semblait aller dans le sens de l'Histoire et qu'elle se persuadait que leur couple concourrait ainsi au progrès universel des mœurs, jugeant qu'il n'y avait rien de plus réactionnaire que la notion d'adultère et rien de plus archaïque que la jalousie afférente. Elle pensait aussi sincèrement faire perdurer leur union en leur évitant pas mal de souffrance. Elle avait vu tellement de gens se déchirer pour des bagatelles qu'elle avait voulu anticiper. Bagatelles.

Selon ce principe, elle aurait dû se dire que l'amourette de son mari était non seulement moralement tolérable mais aussi pragmatiquement souhaitable. Amourette. Elle aurait pu considérer que, concrètement, ça n'avait rien changé à sa vie, que ça l'avait même ponctuellement améliorée. Durant la nuit que Boris avait passée à Paris dans un lit superposé, elle avait fait un karaoké avec ses copines et s'était amusée comme une petite folle. Pourtant, il n'y avait rien à faire, elle lui en voulait. Plus elle y pensait, plus elle se sentait humiliée, plus elle lui en voulait.

Boris lui fit remarquer que sa réaction était en contradiction avec le principe d'afidélité qu'elle avait elle-même édicté quelques années auparavant, à La Muraille de Chine. Elle lui répondit que c'était à La Cité interdite et ils en restèrent là. Elle avait réellement honte d'éprouver de la jalousie postadultère, ne comprenait pas l'origine d'un tel sentiment, en voulait d'autant plus à Boris de lui avoir raconté son escapade. Escapade. Une des clauses de leur contrat chinois stipulait pourtant qu'ils s'autorisaient à découcher à condition de ne pas s'en parler. Découcher. Elle se sentait donc en droit de lui manifester un minimum de mécontentement.

Entre le sentiment coupable de Boris et sa jalousie à elle, elle devait se rendre à l'évidence : ils ne concouraient que très moyennement au progrès universel des mœurs. Ils n'étaient guère plus avancés que leurs

amis et confidents : Suzie doublement divorcée et Marc homme à femmes homosexuel.

Qu'elle ne veuille pas prendre son petit déjeuner avec Boris ne signifiait pas nécessairement qu'elle lui en voulait d'avoir eu, deux mois auparavant, un coït avec la nouvelle professeure de lettres. Ce désir de solitude matinale avait peut-être moins à voir avec leur problème de couple qu'avec cette chanson déjà ancienne du Franco-Suisse Stephan Eicher qui lui trottait dans la tête depuis un moment. Elle prend son café en riant, elle me regarde à peine, plus rien ne la surprend sur la nature humaine, c'est pourquoi elle voudrait, enfin si je le permets, déjeuner en paix.

Boris vint s'asseoir à côté d'Emmanuelle à la table de la cuisine et lui prit la main. Elle ne buvait pas son café en riant. Elle le laissa lui caresser l'index sans réagir quand, baissant les yeux, elle tomba sur les cuisses nues et musclées de son époux, dont l'arrière commençait à adhérer parfaitement à la surface plastifiée du tabouret. Elle le regarda dans les yeux et lui sourit en lui montrant toutes ses dents comme Catherine Ringer à Fred Chichin dans une vieille émission présentée par Thierry Ardisson.

Dix minutes plus tard, tous les deux sous la douche, ils laissaient refroidir l'unique tasse de café et brûler le pain grillé. Ça faisait longtemps qu'ils ne s'étaient pas

lavés ensemble. Ça les amusait bien pourtant. L'inconvénient, c'est qu'ils ne pouvaient profiter du jet d'eau chaude qu'alternativement. L'un d'eux finissait toujours par avoir froid et sortait de la baignoire.

Lors de l'état des lieux de sortie, l'agent immobilier pervers en costume et souliers vernis exigeait, outre le remboursement de la tapisserie de la chambre prétendument tachée, qu'ils repassent un coup d'éponge dans la salle de bains qui brillait pourtant comme au premier jour.

Avec l'assurance surjouée du professeur en position de responsabilité, elle glissa sa clé dans la serrure de la salle 310. Les trente-quatre élèves de la terminale S3 se pressaient derrière elle en se bousculant légèrement. Pas spécialement par hâte d'aller en cours, plutôt par désir de contact physique. Dans la queue qui menait à la cantine, c'était pareil, ils se poussaient comme pour se frotter les uns aux autres et faire l'expérience concrète, corporelle et ludique de la vie collective. Elle aimait cela, sentir cette pression gentiment anarchique derrière son dos mais elle se raidit, pinça ses lèvres puis demanda à la classe, avec une fermeté à laquelle elle ne croyait pas elle-même, de bien vouloir se calmer. Son statut l'empêchait de participer à cette excitation lycéenne dont elle éprouvait quand même les effets puisque c'est elle, en la bornant, qui la rendait possible.

Les adolescents s'installèrent à leur place, diffusant instantanément, dans la salle de classe, une chaleur dont on ne savait pas très bien si elle correspondait à une augmentation effective de la température. Quand ils quittaient les lieux, au bout d'une heure ou deux, aussi prestement qu'ils y étaient entrés, ils laissaient derrière eux une odeur âcre, et parfois même, l'hiver, en temps de pluie, de la buée sur les vitres glacées. Elle se retrouvait seule à son bureau dans la grande salle vide, face à des tables et des chaises désaxées, dont la fonction semblait subitement vaine.

Elle constatait chaque jour qu'il se jouait autre chose à l'école que la transmission du savoir. Ça l'agaçait qu'on pense exclusivement l'institution en ces termes. En même temps, elle ne savait pas très bien elle-même ce qui s'y passait, il aurait fallu qu'elle prenne le temps d'y réfléchir. Qu'elle se remémore ce qu'elle avait vécu quand elle était élève. Qu'est-ce que ça avait été exactement cette expérience ? Ces seize années de vie collective, sans compter celles de la fac ? Elle n'était pas loin de penser que ça avait été cela l'essentiel justement : la collectivité. En tout cas, elle avait pu constater que ça lui manquait. Quand elle passait sous le préau, slalomant entre les groupes d'élèves, son cartable de cuir à la main, elle était bien forcée de reconnaître qu'elle les enviait. Que c'est cela qui l'avait toujours stimulé : la camaraderie.

Ce lundi-là, elle rendait leurs copies aux terminales S3. Elles n'étaient pas mauvaises. Moyenne de 9,8, notes de 5 à 15 avec, comme toujours, une majorité de 9. Tous les ans, en juin, lors des réunions dites d'harmonisation consacrées aux corrections du bac, l'inspecteur de philosophie demandait d'utiliser la totalité de l'échelle de notation et de ne pas hésiter à mettre des 0 ou des 20 comme en mathématiques ou en physique. Les professeurs de philosophie écoutaient docilement leur supérieur hiérarchique mais ne suivaient jamais ses recommandations. Mettre un 0 aurait signifié que l'élève était nul et, conséquemment, son professeur aussi ; un 20, qu'il était au moins aussi fort que lui. On se demandait comment les profs de maths et de physique parvenaient à supporter ce genre d'affront.

La terminale S à qui elle donnait cours ce matin-là était exclusivement masculine. La mixité avait été introduite dans les établissements scolaires dans les années 70 mais, dans cette classe, tous les élèves avaient choisi l'option Sciences de l'Ingénieur. Dans la série SMS, c'était l'inverse, seules des filles choisissaient de se former aux Sciences Médico-Sociales.

Dans la TS3, l'élève le plus âgé avait presque vingt et un ans, il avait doublé deux fois. On ne savait jamais si on devait dire doubler ou redoubler. Emmanuelle avait seulement quatre ans de plus que lui parce qu'elle n'avait jamais redoublé. Elle pensait parfois qu'il avait

dû avoir plus de partenaires sexuels qu'elle et ça l'agaçait. Elle lui avait mis un 8 parce que sa copie paraphrasait trop le texte.

L'explication philosophique ne consiste pas en une simple reformulation de ce que dit l'auteur, il faut rendre compte de tous les implicites et, surtout, définir les concepts. L'implicite est ce qui est sous-entendu par le philosophe. Quand Hobbes dit qu'à l'état de nature chacun est en guerre contre chacun, vous ne pouvez pas vous contenter d'écrire qu'à l'état naturel les hommes sont en conflit. Si je vous demande de me dire pourquoi cette montre ne fonctionne plus, vous n'allez pas me répondre que c'est parce qu'elle ne marche plus. Vous allez m'expliquer, par exemple, que la cause de la panne, c'est que les piles sont mortes. Et bien, avec Hobbes, c'est pareil. Attention, on ne dit pas obèse, on dit obs.

À la cantine, les élèves se trouvaient à égalité avec les professeurs, ils avaient droit aux mêmes plateaux-repas. En ce midi de juin 1998, Emmanuelle choisit du céleri rémoulade en entrée, comme le collègue agrégé de sciences économiques et sociales qui la précédait. Les agrégés passaient un concours difficile pour avoir le droit d'être payés plus et faire moins d'heures que les titulaires du capès. Elle aurait bien aimé être agrégée un jour pour gagner plus et travailler moins. En même temps, elle trouvait ce statut contestable, pensait qu'un

tel avantage devrait être réservé aux collègues affectés dans des établissements classés zep. Elle s'inscrivait quand même, tous les ans, au prestigieux concours mais ne le passait jamais. Par flemme, essentiellement.

Elle s'était habillée pour l'occasion. Robe noire, ajustée à la taille, aux motifs orangés, à la limite du démodé. Escarpins vernis, pour danser, au cas où. Elle avait convié son mari, qui avait préféré rester à la maison regarder *Le Grand Blond* avec une chaussure noire. Il était fan de Pierre Richard, elle aussi, mais ne voyait pas l'intérêt de revoir ce film une cinquième fois.

Elle adorait les pots de fin d'année. Le reste du temps, on ne s'amusait pas beaucoup entre collègues, on se croisait surtout, dans la salle des profs ou dans les couloirs. Et puis, il fallait toujours un minimum de sérieux devant les élèves, un peu comme les croque-morts qui n'ont pas le droit de rire pendant le service.

Elle s'approcha du buffet en se faufilant entre Madeleine Marchais, professeur d'allemand en Cessation Progressive d'Activité, et Robert Jamin, le proviseur-adjoint en cravate de laine. Elle se servit un gobelet de vin pétillant mais ne prit pas de tranche de pain-surprise à base de rillettes de thon. Elle s'était fait la promesse de ne rien avaler, l'alcool étant assez riche en calories comme ça. Et puis, elle craignait les virus qui

passent de main en main et finissent dans les saladiers de chips.

Mme Marchais partait en retraite après trente-cinq ans passés dans l'Éducation nationale. Qu'est-ce que ça lui faisait, à Mme Marchais, d'avoir soixante ans? Elle n'avait pas l'air triste. Statistiquement, il ne lui restait pourtant plus que vingt ans à vivre. Emmanuelle avait beau chercher dans les bulles de son mousseux ce que ça pouvait bien lui faire, elle ne voyait pas. L'expérience d'avoir soixante ans ne lui évoquait rien. Bien sûr, elle connaissait des personnes de l'âge de Mme Marchais, ainsi que des septuagénaires, des octogénaires, des nonagénaires, mais elle ne comprenait pas du tout comment elles envisageaient le temps qui leur restait. Elle s'était longtemps imaginé qu'elles appréhendaient cette limite sereinement. Qu'en tant que personnes âgées, elles avaient eu tout le loisir d'y réfléchir, de s'y préparer. Mais ce soir-là, en observant la ride du lion de sa collègue d'allemand, ses mollets variqueux sous sa jupe à fleurs, elle en douta. Madeleine Marchais ne s'était préparée à rien, elle avait vieilli sans s'en rendre compte en corrigeant des datifs fautifs et des umlaut anarchiques. Dans les salles de cours, dans les files d'attente de la poissonnerie Leclerc, dans celles du théâtre municipal ou de la bibliothèque de quartier, Mme Marchais n'avait rien vu venir. Les heures avaient passé pourtant, régulières, absolument indifférentes au contenu, le plus

souvent culturellement correct, que la préretraitée s'était efforcée de leur donner.

Le vin d'Anjou commençait à faire son petit effet sur Emmanuelle qui, pour les raisons susdites, n'avait encore rien avalé. Elle s'approcha du remplaçant de SVT qu'elle avait souvent croisé dans la salle fumeurs sans oser lui parler. Il était beau comme un moniteur de club Mickey et ça l'intimidait. Elle aurait aimé lui demander pourquoi il avait les dents si blanches alors qu'il fumait des roulées mais se ravisa.

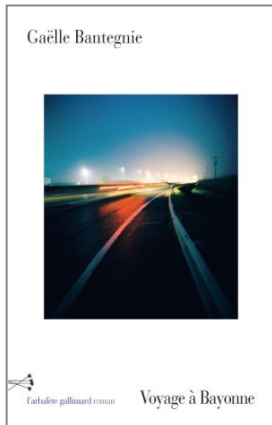
J'adore les plantes chlorophylliennes, pas vous? Il y a beaucoup de schiste dans la région, à moins que ce ne soit du micaschiste? Elle préparait des phrases sans parvenir à trouver la bonne amorce. De près, il avait les dents encore plus éclatantes et un physique de mannequin cabine. J'ai toujours pensé qu'Andre Agassi portait une perruque, pas vous? Elle s'en voulait de ne pas s'intéresser davantage au tennis parce qu'elle avait appris, par la prof d'EPS, que son jeune collègue était classé. Ça ne doit pas être facile d'être TZR en SVT? Le Titulaire Académique en Sciences de la Vie et de la Terre buvait un jus d'orange dans un gobelet en plastique.

Natacha Dumont, certifiée d'espagnol, se posta devant le mannequin cabine animateur de club Mickey qui lui souriait comme une plante verte sur un terrain de tennis. Elle prit de court Emmanuelle, qui n'avait

*Achévé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 7 juin 2012.
Dépôt légal : juin 2012.
Numéro d'imprimeur : 82193.*

ISBN 978-2-07-013839-5 / Imprimé en France.

244287



Voyage à Bayonne

Gaëlle Bantegnie

Cette édition électronique du livre
Voyage à Bayonne de Gaëlle Bantegnie
a été réalisée le 19 juin 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138395 - Numéro d'édition : 244287).

Code Sodis : N53117 - ISBN : 9782072473906

Numéro d'édition : 244289.